

Le voyage initiatique de Consuelo

GLORIA ESCOMEL

Lorsqu'on analyse les trames initiatiques dans des œuvres romanesques ou poétiques, on s'en tient, généralement, à une définition très large de l'initiation : celle d'un voyage à travers diverses épreuves — dont celles des quatre éléments, la terre, l'air, l'eau et le feu — qui conduisent le néophyte d'une mort symbolique à une renaissance. Cette trame archétype, présente dans beaucoup d'œuvres littéraires, est dûment analysée, entre autres, par Gaston Bachelard, Gilbert Durand et Simone Vierende.

Dans *Consuelo et la Comtesse de Rudolstadt*, dont l'intrigue se situe au XVIII^e siècle, Albert et Consuelo subissent dans leurs existences respectives des épreuves : affrontement de la mort, abandon des biens matériels, emprisonnement, enfouissement, descente dans des grottes, etc.

Ainsi Albert, dont les désordres de l'esprit, les aspirations confuses, la santé défaillante, sont davantage ceux d'un malade ou d'un fou, ne trouvera qu'après son passage par la mort — un état cataleptique — l'état supérieur de «voyant». Sa mère, Wanda, qui a connu également cette mort et qui jouit parmi les Invisibles du titre de sybille et de prêtresse de l'amour, explique à Consuelo : «La vie réelle ne pouvait pas encore s'emparer de lui avant qu'il eût subi cette dernière crise dont j'étais sortie miraculeusement, cette mort apparente qui devait être en lui le dernier effort de la notion d'éternité luttant contre la notion du temps¹.»

1. George Sand, *la Comtesse de Rudolstadt*, Paris, Garnier, 1959, p. 411.

Consuelo effectuera elle aussi des voyages de type initiatique : sa descente dans les souterrains, sa conversation avec Albert et son retour au monde (chapitres 40 à 49 de *Consuelo*), son mariage «mystique» *in articulo mortis*, son emprisonnement et sa délivrance, sont interprétés comme autant d'épreuves, qui l'autorisent à devenir une «initiée supérieure». Mais c'est oublier que l'initiation est avant tout «rituelique» :

Ce qu'on appelle les épreuves initiatiques est quelque chose de tout différent, et il nous suffira maintenant d'un mot pour couper court définitivement à toute équivoque : ce sont essentiellement des rites, ce que les prétendues épreuves de la vie ne sont évidemment en aucune façon : et elles ne sauraient exister sans ce caractère rituel, ni être remplacées par quoi que ce soit qui ne posséderait pas ce même caractère. [...] Au fond, les épreuves sont essentiellement des rites de purification ; et c'est là ce qui donne l'explication véritable de ce mot même d'«épreuves», qui a ici un sens nettement «alchimique» et non point le sens vulgaire qui a donné lieu aux méprises que nous avons signalées².

George Sand semble l'avoir compris, puisqu'elle introduit dans son roman une scène de réception maçonnique qui nous intéresse particulièrement. Par ses efforts de documentation, par l'accent qu'elle met dans les derniers chapitres de *la Comtesse de Rudolstadt* sur les idéaux qui animent les Invisibles, elle semble accorder une telle importance aux rites initiatiques proprement dits, qu'il nous a semblé significatif d'analyser les passages qui s'y réfèrent, notamment dans le chapitre XXXVIII³, et de dégager, à travers toutes les déformations qu'elle leur fait subir, ses propres conceptions de l'initiation.

Les Invisibles, on le sait, ce sont les Illuminés de Bavière, ou leurs précurseurs, dont des Francs-Maçons des hauts grades, mais ce sont aussi les «Supérieurs inconnus» des Rose-Croix (qui avaient un «Collège des Invisibles») aspirant, les uns comme les autres, à «l'Homme nouveau» qui doit régénérer le monde. Albert, d'ailleurs, avant d'être initié à leurs mystères, est passé par tous les grades de Rose-Croix.

Voyons maintenant comment se déroulent les épreuves successives de l'étrange initiation de Consuelo. La jeune femme est d'abord conduite au château des Invisibles, où elle est confinée dans un luxueux appartement. Elle y trouve «une longue étoffe en laine blanche», accompagnée d'un billet menaçant : «Ceci est la robe sans tache des néophytes. Si ton âme est souillée, cette noble

2. René Guénon, *Aperçus sur l'initiation*, Paris, Éditions traditionnelles, 1980, pp. 174 et 175.

3. George Sand, *la Comtesse de Rudolstadt*, Paris, Garnier, 1959, pp. 447-461.

parure de l'innocence sera pour toi la tunique dévorante de la Déjanire⁴».

En Maçonnerie, les néophytes (ceux qui n'ont pas encore reçu l'initiation au premier degré) ne portent pas de robe blanche. Par contre, les initiés en portent une, au dix-neuvième degré, dans les rituels du XVIII^e siècle⁵. C'est plus probablement du vêtement porté par les néophytes admis aux Petits Mystères d'Éleusis, dans l'Antiquité, que s'inspire Georges Sand ici.

Quant aux autres messages que Consuelo trouvera autour des petits pots de fards et de parfums, ils relèvent de la simple fantaisie. Par contre, l'inscription placée dans l'ornement du miroir, si les termes n'en sont pas les mêmes, a une signification globalement juste : «Si ton âme est aussi pure que mon cristal, tu t'y verras éternellement jeune et belle ; mais si le vice a flétri ton cœur, crains de trouver en moi un reflet sévère de ta laideur morale⁶».

Le miroir est un des objets du «Cabinet de réflexion» — première épreuve de l'initiation au premier degré — présent dans certains rituels. Dans certains rites, il est absent du cabinet de réflexion, dans d'autres, au grade d'apprenti, il est présenté au néophyte, une fois son bandeau enlevé ; il est enfin un élément de l'initiation au grade de compagnon, au Rite écossais ancien et accepté. Il est relié, dans tous les cas, à la connaissance de soi, à l'examen de conscience. Au second degré, l'apprenti qui aspire à devenir compagnon doit comparaître devant «le juge suprême», seul apte à répondre de lui : les surveillants lui présentent alors un miroir. Ce miroir joue le même rôle auprès de Consuelo puisque, avant de quitter la chambre, pour se rendre au lieu de son initiation, elle s'y attarde une dernière fois : «mais en se regardant au miroir encadré de sentences menaçantes, elle n'eut plus envie de sourire comme la première fois⁷» La première fois, en effet, elle avait trouvé toutes ces formules «puérilement emphatiques⁸».

Confinée dans ses appartements, où d'abondantes lectures lui sont fournies, Consuelo aura l'occasion de se livrer au conflit entre ses deux amours, pour Liverani et pour Albert. La preuve qu'Albert est vivant lui est fournie lors de cette «retraite», aiguissant ainsi son déchirement, malgré les sermons de Wanda, qui l'incite à choisir celui qu'elle aime au nom d'une mystique supérieure de l'amour, placée au-dessus de la morale ordinaire de la fidélité entre mari et femme.

4. *Ibid.*, p. 289.

5. *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, sous la direction de Daniel Ligou, Paris, Éditions de Navarre, 1974, pp. 1-132.

6. *La Comtesse de Rudolstadt*, *op. cit.*, p. 289.

7. *Ibid.*, p. 441.

8. *Ibid.*, p. 289.

Elle reçoit également les instructions d'un «initiateur», comparable aux entretiens préalables ou enquêtes que les Francs-Maçons établissent avec les candidats, quoique l'on puisse s'étonner des révélations très explicites que l'Invisible fournit à Consuelo avant même l'initiation.

Il lui explique, entre autres, que pour les «esclaves de la coutume et du préjugé», il n'y a que des grades insignifiants «ne portant nulle atteinte aux pouvoirs constitués, nul remède aux misères des peuples [...], une série d'initiations dont les rites bizarres amusent leur curiosité sans éclairer leur esprit», qui servent «à protéger l'exercice et la liberté de travail de ceux qui comprennent et qui savent⁹».

L'intrigue de *la Comtesse de Rudolstadt* se situe dans les années 1749-1774, période à laquelle seuls les premiers vingt-cinq grades sont pratiqués en France, dont ils sont originaires, et en Allemagne où ils sont introduits en 1758, dans les Loges de Berlin¹⁰.

La fascination que les «derniers grades» exercent sur l'imagination de George Sand est flagrante, comparable, à un siècle près, au succès qu'ils remportèrent dans les milieux maçonniques du XVIII^e siècle, traversés par toutes les aspirations ésotériques que l'on connaît.

Pour George Sand, la Maçonnerie ou la Rose-Croix des premiers degrés ne sont que des amusements grossiers pour personnalités peu évoluées spirituellement, parmi lesquelles se trouvent les princes, les rois et les charlatans de ce monde. Elle n'a que mépris pour les Francs-Maçons qui n'accèdent pas à ces hauts grades : aussi Consuelo y sera-t-elle admise en une seule journée d'initiations successives, ce qui, maçonniquement parlant, est pour le moins incongru.

Autre explication qui est donnée à Consuelo et qui a son importance pour George Sand : c'est l'admission d'une femme, parmi les Invisibles, qui font leur le principe de l'égalité entre les sexes. Ce n'est hélas! pas le cas pour les Francs-Maçons de l'époque, pas plus que pour les trois quarts des contemporains.

Les femmes n'étaient effectivement pas considérées comme «initiatives», pas plus que les «serfs», les esclaves et tous ceux que l'on ne considérait par «homme, né libre et de bonnes mœurs». Il se constituera par contre, essentiellement en France, en 1714, puis dans les pays germaniques, une Maçonnerie d'adoption, réservée aux femmes qui, sans recevoir l'initiation masculine — dont on jugeait le symbolisme incompatible avec la féminité¹¹ —, travaillaient sous la direction des frères, surtout à des œuvres philanthro-

9. *Ibid.*, p. 372.

10. Paul Naudon, chap. III, IV et V, dans *Histoire, rituels et tulleur des Hauts Grades Maçonniques*, Paris, Dervy Livres, «Histoire et tradition», 1984.

11. Jules Boucher, *la Symbolique maçonnique*, Paris, Dervy Livres, 1984, p. 188.

piques. Cette Maçonnerie s'éteint après le premier Empire. Les Ordres androgynes apparaissent au début du XVIII^e siècle en France, puis dans les pays germaniques ; les Mopses, créés en 1710, d'après les uns, et en 1738, d'après les autres, à Vienne — qui ne sont guère considérés que comme un ordre paramaçonnique, destiné à s'éteindre dans les années 1740 — admettaient les femmes parmi eux : mais si elles avaient le droit d'être «chefs» de leurs loges, elles ne pouvaient devenir Grand Maître.

Les Ordres mixtes sont esquissés avec la Maçonnerie égyptienne de Cagliostro qui fonde, en 1778, une Loge d'adoption à La Haye et une autre, en 1785, à Paris, un an avant son embastillement¹². Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que Cagliostro, né en 1743, est introduit comme un imposteur d'âge adulte dans l'action du roman qui se situe en 1750, mais à une période où la Maçonnerie «égyptienne» n'est pas encore fondée.

Pour clore la question de l'admission régulière des femmes dans la Franc-Maçonnerie, il faudra attendre 1882, avec l'initiation de Maria Desraimes et la fondation, en 1893, de la Grande Loge mixte écossaise le Droit Humain — qui deviendra l'Ordre maçonnique mixte international le Droit Humain en 1898 —, pour que l'égalité absolue, en Maçonnerie, entre les hommes et les femmes, dont rêve George Sand en 1843 devienne une réalité¹³.

Son instruction terminée, Consuelo sera admise à l'initiation. On la conduira d'abord en barque, puis en chaise à porteur fermée, jusqu'à un manoir en ruines, où on la revêt d'un «capuchon noir pour qu'elle pût voir sans être reconnue de personne¹⁴». En forçant un peu, on pourrait voir dans le voyage en barque l'épreuve de l'eau de l'initiation au premier degré. Mais en aucun cas Consuelo n'y est immergée, ou n'y a même le bras trempé. L'épreuve est tout autre et elle n'a rien à voir avec le rituel : la fête dont on lui offre le spectacle, Anzoletto, son premier amour, sont des éléments d'un monde auquel elle doit mourir, dont elle doit se détacher en esprit, ce qui va bien dans le sens de la symbolique initiatique. De même, on pourrait voir dans la chaise à porteur d'où elle ne peut voir que la voûte étoilée, une sorte de grotte (le cabinet de réflexion de la première épreuve initiatique au grade d'apprenti, qui correspond à l'élément terre). Mais encore là, deux remarques s'imposent : le véritable «cabinet de réflexion», ce sont les luxueux appartements que Consuelo vient de quitter, et qui par leur luxe même ressemblent fort peu au lieu austère et morbide qu'ils sont censés représenter ; et si par hasard la chaise à porteur où elle est plongée dans le noir absolu représentait cette grotte, George Sand aurait interverti l'ordre des éléments dans les

12. *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, op. cit., pp. 185-195.

13. *Ibid.*, pp. 404-410.

14. *La Comtesse de Rudolstadt*, op. cit., p. 449.

épreuves initiatiques : en effet, la terre en constitue le premier, la sortie de la grotte-cabinet de réflexion, qui représente la deuxième naissance, précède l'épreuve de l'eau ici figurée par le voyage en barque. Il est vrai que les fantaisies n'arrêtent pas George Sand. Ainsi, le néophyte doit avancer les yeux bandés : c'est lui qui ne peut rien voir, alors que tous les autres peuvent le regarder. Consuelo est au contraire protégée du regard d'autrui et elle a pour mission de regarder de tous ses yeux : rien de plus contraire à l'esprit de l'initiation au grade d'apprenti.

Mais dès les premières scènes qui s'offrent à son observation, nous comprenons qu'elle a sauté au grade de Maître, qui a longtemps été considéré comme le grade définitif en Franc-Maçonnerie. En effet, «l'autel couvert d'un drap mortuaire» et le «cercueil entouré de cierges» sont ceux d'Hiram, personnage central de la légende initiatique au troisième degré et à plusieurs des hauts grades. Ces rituels, George Sand les avait lus, et elle les amalgame curieusement. Car le cercueil d'Hiram, dans ce texte, est placé «au milieu du chœur, dont on avait rétabli l'enceinte avec des balustrades et des colonnes symboliques¹⁵», ce qui constitue le décor du quatrième degré¹⁶. Par contre, on amène devant ce cercueil un jeune homme dont la tenue vestimentaire est celle d'un néophyte du premier degré, que l'on soumet à l'épreuve du feu — symbolisme qui appartient, là encore, à l'initiation au grade d'apprenti. Peu après un «dialogue bizarre» entre le récipiendaire et des «spectres armés de glaives» que l'on appelle «Frères terribles» (nom que l'on donne aux Grands Experts qui conduisent l'initiation au premier degré), ces derniers couchent le jeune homme sur une dalle et appuient «sur son cœur la pointe de leurs armes¹⁷», ce qui correspond à un passage de l'initiation au cinquième degré¹⁸. Alors les frères commencent «à grands cliquetis d'épées, un combat acharné, les uns prétendant empêcher l'admission» du néophyte, «les autres [...] combattre pour lui¹⁹».

Nul doute ici que l'imagination de George Sand extrapole. Pendant l'initiation au premier degré, lors de l'épreuve de l'air, le néophyte, qui a les yeux bandés, n'entend qu'un cliquetis d'épées, destiné à simuler les bruits d'une tempête : en aucun cas, les Francs-Maçons ne se battent entre eux.

Le combat terminé, on donne un poignard au néophyte en lui ordonnant «de frapper quiconque s'opposerait à son entrée dans le temple²⁰», scène qui n'appartient à aucun rituel d'initia-

15. *Ibid.*, p. 450.

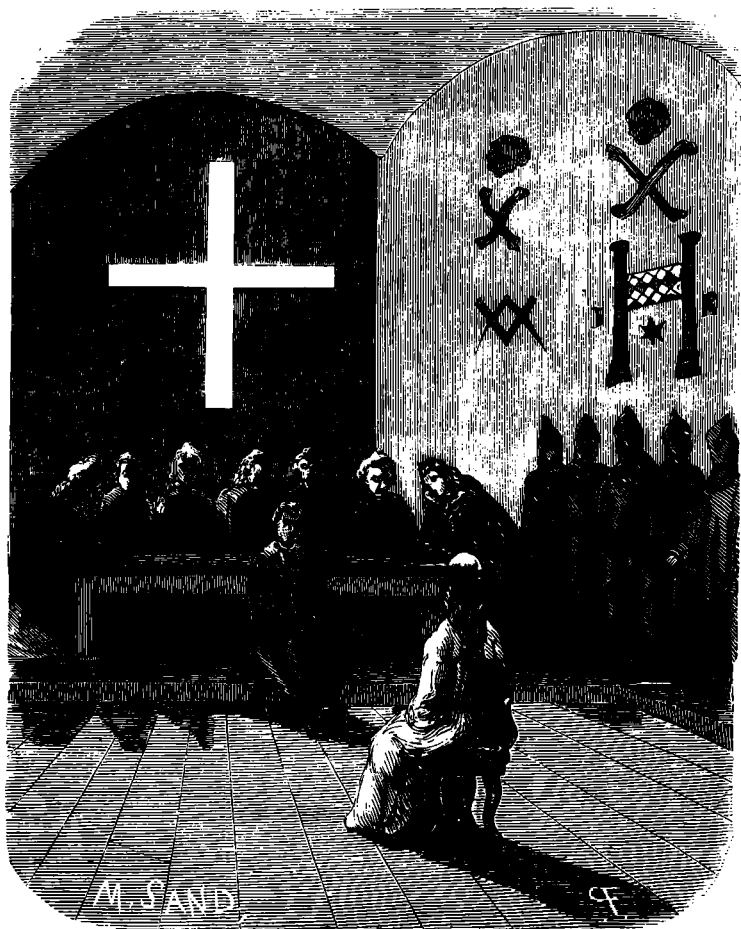
16. *Histoire, rituels et tuteur des Hauts Grades Maçonniques*, *op. cit.*, p. 283.

17. *La Comtesse de Rudolstadt*, *op. cit.*, p. 450.

18. *Histoire, rituels et tuteur...*, *op. cit.*, p. 290.

19. *La Comtesse de Rudolstadt*, *op. cit.*, p. 251.

20. *Ibid.*, p. 251.



Consuelo devant les Invisibles

Gravure illustrant les rituels maçonniques dans *la Comtesse de Rudolstadt*, dans *Œuvres illustrées de George Sand*, éd. J. Hetzel, vol. IX, 1856, p. 99. Cette œuvre est intéressante par les symboles et la signature du dessinateur Maurice Sand, qui avait pris la relève de Tony Johannot.



L'Initiation dramatique des premiers grades

Gravure illustrant les rituels maçonniques dans *la Comtesse de Rudolstadt*, dans *Œuvres illustrées de George Sand*, éd. J. Hetzel, vol. IX, 1856, p. 144. On ne lit que les initiales du graveur François Pierdon, responsable avec Delaville, des bois gravés.

tion, même si elle fait penser aux grades de «vengeance» (des assassins d'Hiram) ou aux grades d'Élu, surtout au neuvième, dixième, onzième degrés, qui ont pour bijou symbolique un poignard²¹. La violence de ce rituel, où les assassins d'Hiram ont la poitrine ouverte en T, et sont exposés sur la place publique, est certes révoltante, si on s'en tient à son sens littéral. Dans tout rituel initiatique, il faut transcender les apparences et distinguer le sens ésotérique. Ici, nous avons certainement une interprétation d'ordre alchimique. Mais là encore, George Sand invente : le meurtre arbitraire de ceux qui s'opposent à l'entrée du néophyte dans le temple n'a aucun sens. Cette «dramatisation» permet à Consuelo une critique virulente des premiers degrés. Il est possible que George Sand se soit inspirée, pour ces scènes grotesques, d'une lettre de son père, citée au chapitre IV de la seconde partie de *Histoire de ma vie*, où il raconte à sa femme son initiation au premier degré symbolique et où l'on peut se demander s'il s'agit d'une véritable initiation ou d'une pochade de militaires.

Dans la scène suivante, nous nous retrouvons dans le décor des loges du dix-huitième degré (Rose-Croix) : «l'autel [...] surmonté de trois croix», «un tombeau sur lequel étaient déposés un marteau, des clous, une lance et une couronne d'épines», des «tapis semés de larmes d'argent²²».

Et les initiateurs interrogent Consuelo, lui demandant de commenter ce qu'elle a vu. Il est à remarquer que Consuelo n'a été jusqu'à présent que spectatrice et non sujet actif d'une initiation, dont Sand bouleverse les séquences. Consuelo peut donc porter en toute assurance un jugement défavorable : «[...] jeux cruels d'un sombre fanatisme [...] expériences puériles d'une foi toute extérieure et idôlatrique²³».

Ces jeux, dont elle accentue la violence, en isolant dans les rituels initiatiques les passages les plus «effrayants», ou carrément en les inventant, pour les placer dans un ordre chaotique, ainsi que nous l'avons déjà vu, peuvent être en effet puérils, ou manifester un sombre fanatisme : mais c'est surtout l'effet de télescope produit par le bouleversement des séquences, d'où Sand évacue tout sens ésotérique, qui retient ici l'attention.

Elle peut aussi, contre toute logique initiatique, commenter la légende d'Hiram, autour de laquelle est construite l'élévation au grade de Maître (troisième degré), alors que nous nous trouvons déjà au dix-huitième degré. Encore le fait-elle en prétendant répondre à une question portant sur la parole perdue d'Hiram, clé de la porte du temple, qui est le thème du grade de Maître secret (quatrième degré)²⁴.

21. *Histoire, rituels et tuteur...*, op. cit., pp. 299-308.

22. *La Comtesse de Rudolstadt*, op. cit., pp. 451-452.

23. *Ibid.*, p. 452.

24. *Histoire, rituels et tuteur...*, op. cit., pp. 282-283.

L'interprétation de Consuelo, qui pourrait constituer une hérésie maçonnique si cette dernière avait des dogmes, est des plus significatives. Pour en comprendre l'écart, il est peut-être nécessaire de résumer brièvement cette légende d'Hiram et de préciser qu'elle a été tissée de toutes pièces au début du XVIII^e siècle autour d'un personnage biblique, Hiram-abi, envoyé au roi Salomon pour construire les colonnes de son temple, mais dont la Franc-Maçonnerie fait le maître d'œuvre du temple.

La légende maçonnique veut qu'Hiram ait été assassiné par trois mauvais compagnons — symbolisant l'ignorance, le fanatisme et l'ambition — pour ne pas leur avoir révélé les connaissances secrètes du Maître, dont il ne les jugeait pas dignes. Le corps d'Hiram, enterré hâtivement, est découvert par des Maîtres envoyés à sa recherche par Salomon. Dans le scénario initiatique, chaque nouveau Maître est censé devenir Hiram, dont il joue le rôle et dont il prend la place : ainsi s'entend l'herméneutique de la mort à ce grade-là. De la mort la vie peut renaître. La transmission de l'être, de l'égrégore — âme du groupe — se fait entre Frères et Sœurs, d'une génération maçonnique à l'autre. Libre à ceux qui croient en l'immortalité de l'âme d'y voir un symbole de sa survivance.

Pour Sand, tout au contraire, Hiram personnifie «le despotisme qui a perdu son prestige et sa force», qui emporte au tombeau «le secret de dominer les hommes par l'aveuglement et la superstition» ; les trois compagnons symbolisent «l'indignation, la révolte et la vengeance²⁵» ; quant à la parole perdue, elle devient «liberté, égalité, fraternité²⁶»... L'inversion est ici totale et arbitraire. Et pourtant, comme le font remarquer Léon Cellier et Léon Guichard, commentateurs de l'édition Garnier de *la Comtesse de Rudolstadt*²⁷, Sand n'avait que l'embarras du choix pour trouver la version maçonnique de la légende d'Hiram. Aucune ne correspond à celle qu'en fait Consuelo.

Quant au ternaire «Liberté, Égalité, Fraternité», il n'a été introduit dans les Loges françaises qu'après 1860. La légende qu'il ait été emprunté aux Loges par la Révolution, qui s'appuie sur un texte de Louis Blanc citant inexactement Claude de Saint-Martin²⁸, a peut-être séduit Sand. Toute son interprétation «socialisante» évacue du mythe son symbolisme ésotérique. Voilà qu'Hiram, proposé par les Francs-Maçons comme modèle de celui qui a su vaincre ses passions, «maître» par excellence, devient le despote... Voilà que toute la tradition des corps de métier et particulièrement celle des Compagnons et des Francs-

25. *La Comtesse de Rudolstadt*, op. cit. p. 453.

26. *Ibid.*, p. 455.

27. *Ibid.*, p. 453, note 1.

28. *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, op. cit., p. 9.

Maçons opératifs, basée sur l'apprentissage et l'amour du travail bien fait — que George Sand connaissait bien, comme on le sait — est interprété comme une exploitation due au système des castes. Explication syndicaliste avant la lettre, si l'on veut, fort révélatrice des convictions de Sand à cette époque-là, et qui se manifeste d'autant plus singulièrement que pour l'introduire, elle a besoin de renverser complètement une légende qui contient sa propre parabole.

Il est également étonnant que l'auteur de *Spiridion*, aux tendances mystiques indéniables, veuille à tout prix évacuer comme «superstitions» toutes les herméneutiques de la mort et de la résurrection, sur lesquelles le grade de Maître et celui de Rose-Croix se basent particulièrement. Si elle le fait, c'est pour contrer le courant hermétiste ou occultiste de la Maçonnerie, de celle représentée par Cagliostro, dont nous avons déjà souligné le rôle de pur charlatan qu'elle lui fait jouer dans ce roman, alors que le Comte de Saint-Germain, lui, représente, comme Albert et Wanda, le prototype du pur initié.

Toujours est-il que cette interprétation du mythe d'Hiram et de la parole perdue dispense Consuelo de «s'agenouiller jamais sur la tombe d'Hiram», ni de se prosterner «sur le simulacre des cendres de Jacques Molay²⁹», pratiques réservées aux Francs-Maçons des hauts grades qui «n'aspirent pour la plupart qu'à construire un temple profane³⁰». Par contre, on lui demandera de se prosterner devant le tombeau du Christ, de l'adorer «et de reconnaître en lui le seul vrai Dieu». Consuelo considère qu'on lui demande cela «pour l'éprouver encore» : elle conçoit le Christ comme un «homme divin [...] le plus grand philosophe», distinguant «la divinité de la révélation de celle du révélateur³¹».

Si nous sommes toujours au dix-huitième degré, le plus christique de tous, les protestations de Consuelo ne heurtent pas forcément les conceptions maçonniques libérales, où l'initié reste libre de son interprétation de Dieu (ou du Grand Architecte de l'univers), auquel on peut croire que dans le sens déiste du terme ou comme à une énergie originelle, alpha ou oméga de l'univers. Dans ce dernier contexte, Jésus peut être considéré comme le fait Consuelo, comme il peut être rapproché du mythe des dieux assassinés et ressuscités, ainsi qu'Osiris, qu'elle mentionne effectivement, en le rapprochant d'Hiram, mais sans vouloir en admettre le sens ésotérique³².

L'interprétation purement humanitaire de Consuelo rejoint celle de ses initiateurs : Hiram et Jacques de Molay symbolisent

29. *La Comtesse de Rudolstadt*, op. cit., p. 456.

30. *Ibid.*, p. 454.

31. *Ibid.*, p. 456.

32. *Ibid.*, p. 454.

l'ordre ancien de la théocratie et du système des castes, les «vrais Francs-Maçons», ceux des grades supérieurs, ne travaillant en réalité qu'à sa destruction.

On comprend mal pourquoi l'Ordre perdrait ses énergies à fourvoyer ses membres des dix-huit premiers grades dans un enseignement opposé à celui des grades suivants, lorsqu'on sait que les Obédiences sérieuses n'accordent pas à tous les Maîtres l'accès à ces hauts grades, qui peuvent demander jusqu'à une vingtaine d'années d'«escalade», et non pas quelques heures, comme l'initiation de Consuelo le laisse supposer. On le comprend encore plus mal lorsqu'on sait qu'à défaut de temps, les Obédiences moins sérieuses recevaient beaucoup d'argent pour l'achat de ces hauts grades aux titres rutilants... Il semblerait que Sand cède à l'éblouissement de ce qu'elle condamne par ailleurs.

À moins que déçue par les insuffisantes interventions sociales de la Franc-Maçonnerie, dominée par l'aristocratie au XVIII^e siècle, ou par les recherches ésotériques et occultistes qui ont séduit l'époque et certains courants maçonniques ultérieurs, elle en rejette la faute sur les seuls premiers grades, laissant aux derniers les suprêmes révélations : pour George Sand, le temps de l'action égalitaire, libertaire et fraternelle, presse. C'est pourquoi Consuelo brûle les étapes, qu'elle est dispensée de certains grades, qu'elle est admise aux «révélations» des grands mystères maçonniques. Révélation bien incompatible, soit dit en passant, avec celle du voyage initiatique, où chaque étape brûlée doit être parcourue doublement, où rien n'est révélé qui ne soit mûrement acquis par une réflexion intérieure.

Ces grands mystères, sur lesquels Sand ne donnera aucun détail, seront accessibles à Consuelo après la dernière épreuve : sa descente dans les souterrains de l'Inquisition, où elle devra affronter les cadavres, les cendres des victimes et le spectacle des instruments de torture. Il n'y a là rien de maçonnique, sinon la symbolique générale de la descente aux enfers et de l'affrontement de la mort, trame initiatique archétype. Mais c'est ici que la générosité des idées humanitaires de Sand nous rejoint le plus. Affronter l'horreur des barbaries humaines pour mieux les combattre ensuite : il n'y a pas, à notre avis, expérience plus efficace pour qui veut travailler, comme la Franc-Maçonnerie, au «progrès de l'Humanité». Nous ne pouvons que regretter qu'aucun scénario initiatique n'ait introduit cette épreuve dans ses rituels : cela permettrait peut-être à la Franc-Maçonnerie de s'engager plus audacieusement dans son travail à la recherche de la tolérance et de la construction d'un temple à la gloire de l'humanité... C'est là que Sand est visionnaire, c'est là que, rétrospectivement, tous ses jugements sur l'inanité de certains rites, prennent un certain sens et nous éclairent, non pas sur la Vérité, mais sur la conception de la sienne, une vérité «essentiellement existentialiste», si l'on peut

se permettre ce jeu de mots, altruiste et démocratique, en tout cas, beaucoup plus que ne pouvait l'être la Franc-Maçonnerie du dix-huitième siècle ou celle de la plupart des courants de la nôtre, qui s'attache, malheureusement, beaucoup plus au développement intérieur de l'individu qu'à des idéaux humanitaires.

Ici se termine le voyage initiatique de Consuelo, mais non ses errances, comme on le sait. Son destin ultérieur, après ces échanges «grandioses» et ces initiations aux grades supérieurs, sur lesquels Sand reste muette, ne sont certainement pas à la mesure de l'exaltation de ces moments vécus, mais sans doute est-ce là le lot de beaucoup d'initiés...